



La rue de Metz, à l'angle de la rue Noël-Poas.



Le chemin de terre qui prolongeait la rue Alfred-Dequérant, et au fond, l'usine Willème et ses pistes d'essais.



La rue Alfred-Dequérant relie la rue de Colombes, à la rue du 11 Novembre. Des modifications, elle s'est appelée, puis chemin du Bois-Baudouin,

Au-dessus, en vignette, l'entrée de bidonville et les premières HLM construites au Petit-Hautere. En dessous, la sortie des ouvriers et ouvrières de l'usine de pétrole Desmarais. Et une vue de la plaine au début du siècle avec au fond, le Halles départementales.



LA RUE ALFRED-DEQUÉANT, autrefois chemin des Fondrières et chemin du Bois-B

En 1863, les sieurs Flandrin et Bousquet, demeurant au Petit-Colombes obtiennent de la préfecture de la Seine l'autorisation d'exploiter à ciel ouvert, une carrière de pierre à bâtir au lieu-dit les Caibouts. Ce nom viendrait de cannabis et désignerait une chenivière. Le chanvre était cultivé pour le tissage de toiles, la fabrication de corde, et pour ses graines, le chenvis. Les carrières s'étendront en souterrain malgré les interdictions, elles modélèrent une grande partie du territoire compris entre les rues actuelles : de Metz, de l'Agriculture, et des Piquerettes. Ces noms témoignent d'un passé agricole qui s'est longtemps maintenu, le dernier horticulteur a cessé son activité à la fin des années 50. Au début du siècle des concessions sont accordées pour établir des dépotons qui reçoivent les gadoues de Paris. Des chiffonniers installent

leurs baraques et vaquent à leur industrie de récupération, ils ramassent les métaux, le verre blanc, les chiffons, les objets divers, et même les déjections de chiens (celles-ci riches en tantin sont revendues aux tanneries). On récupère également les boules de pain pour nourrir les cochons que chacun élève avec les animaux de basse-cour et les lapins, pour la consommation familiale. Des nuées d'étroneaux, de moineaux et de corbeaux s'abattent sur les débris, en quête de leur pitance. La rue de l'Agriculture reste longtemps un chemin de terre qui après avoir fait un double crochet rejoint la rue des Piquerettes. Elle est bordée de coquets pavillons, de jardins fleuris et de potagers. La première maison empiète sur la rue du Bois-Baudouin jusqu'en son milieu. Près de la rue de l'Agriculture, la rue Tartarin descend de la rue du bois Baudouin, puis bifurque en direction de la rue de Metz, son

tracé suivant le chemin des anciennes carrières. La fabrique de sulfate de cuivre et d'acides Forgeois laisse échapper d'épaisses fumées jaunes, malsaines, malgré les pétitions des habitants qui tentent en vain de faire mettre un terme à son activité. Une fonderie de zinc emploie dix ouvriers. Des industries se sont installées à la limite de Colombes, près de la voie ferrée. Les sociétés Lille et Bonnière. Desmarais, ont établi des dépôts d'hydrocarbures. Elles emploient une importante main d'œuvre féminine. Les carburants se vendent en fûts et bidons métalliques, ceux-ci doivent être régulièrement nettoyés et repeints. Ces travaux sont effectués manuellement. Les jeunes ouvrières quittent la place dès qu'elles le peuvent. Un bon nombre de fûts seront recyclés comme réserve à eau pour les jardins, ou bien, découpés, aplatis, goudronnés, deviendront

de très bons matériaux de couverture pour les appentis, les garages et même pour certaines habitations. Les dépôts de pétrole seront incendiés en juin 1940 avant l'arrivée des troupes allemandes. En 1925, Louis Willème acquiert les locaux et terrains de la Compagnie générale électrique, et ceux de la société Hélois. Willème monte et revend les camions américains Liberty, puis crée sa propre marque. En 1934, de vastes ateliers de forge, de fonderie, de chaudronnerie, d'usinage et d'assemblage sont construits entre les rues de Colombes (aujourd'hui Noël-Poas) et du Bois-Baudouin. En 1950, Willème emploie jusqu'à 1 240 salariés. La marque occupe une place importante sur le marché du poids lourd, puis cesse son activité en 1965. Quelques cafés, restaurants, et hôtels se sont établis autour des usines. Après la guerre de 1939-

1945, le nom Alfred Dequérant est donné à la rue du Bois-Baudouin, en hommage à un habitant du quartier fusillé en 1942 au Mout-Valérien pour fait de résistance. Ce n'est plus un chemin de terre caillouteux, c'est une véritable rue équipée d'un égout, pavée et bitumée, mais elle s'arrête toujours à hauteur de l'actuelle rue Georges-Bizet qui n'est dans cette partie qu'un chemin de terre longeant un cimetière de camions et de citernes, au-delà, c'est toujours la plaine avec par endroit une étroite parcelle lotie de quelques maisonnettes de bois ou de carreaux de plâtre, alignées côte à côte, desservies par un chemin parfois bordé de lilas. C'est à cette extrémité de la rue qu'à la fin des années 50, un bidonville prend naissance dans la cour d'un café qui fournait Peau et l'électricité. Il s'étend rapidement et couvre une très large parcelle, à proximité des premières HLM

construites en 1958. La réalisation de ces logements est le coup d'envoi d'un vaste programme qui se poursuit par la construction des Piquerettes. Les coquelicots, les bleuets et les lilas ne fleurissent plus la plaine, ils ont offert leur nom à des allées. Quelques industries occupent l'espace entre la rue Georges-Bizet et la rue Alfred-Dequérant, celle-ci est prolongée jusqu'à la rue du 11 Novembre. La cité des Caibouts est construite en 1961, l'école La Fontaine reçoit ses premiers élèves la même année. L'espace est maîtrisé, organisé, les anciennes carrières comblées, nivelées. Le quartier est urbanisé, cicatrisé, seuls subsistent les hauts murs des usines Willème, comme semblant vouloir retenir la mémoire des lieux.

Robert CORNAILLE
Société d'Histoire de Nanterre



24. NANTERRE - Halles D.C.

